





*Dr Floriane Krebs*

# *Flocons de Lumière*

*La petite princesse d'Omsa*

## **De la même auteure**

- **La Naissance respectée** (1997)  
éd. Krebs 26770 Taulignan
- **Le Rendez-vous des Lucioles** (2014)
- **Sérénitude 1. Les 33 fleurs de l'être humain**  
(2016)
- **Sérénitude 2. Au pays de Dōng** (2016)
- **Sérénitude 3. Le Réseau ultra-lumineux** (2016)
- **Sérénitude 4. Les Contes initiatiques  
d'Ann'pavar** (2017)
- **Ultime Sérénitude 5. Aïn Souph, la fille du  
Soleil** (2017)

**Couverture Sébastien Krebs**

photographe. Le lac Ellesmere N-Z

© Floriane Krebs 2019

*... Les gens ont des étoiles qui ne sont pas les mêmes. Pour les uns, qui voyagent, les étoiles sont des guides. Pour d'autres elles ne sont rien que de petites lumières. Pour d'autres qui sont savants elles sont des problèmes. Pour mon businessman elles étaient de l'or. Mais toutes ces étoiles-là se taisent. Toi, tu auras des étoiles comme personne n'en a...*

- Que veux-tu dire ?*
- Quand tu regarderas le ciel, la nuit, puisque j'habiterai dans l'une d'elles, puisque je rirai dans l'une d'elles, alors ce sera pour toi comme si riaient toutes les étoiles. Tu auras, toi, des étoiles qui savent rire !...*

- ... J'aurai l'air d'être mort et ce ne sera pas vrai...*

**Le petit Prince (Antoine de Saint-Exupéry)**



## I. ÊTRE

La vieille femme se préparait à quitter sa maison pour un trimestre. Sa maigre retraite ne lui suffisait pas à boucler son budget bien qu'elle se contentât de peu. Elle appréciait son lieu de vie : une vieille longère près d'un lac ; au loin, les montagnes s'y reflétaient avec magnificence. Elle élevait des poules et cultivait un jardin de légumes et de fleurs.

Elle était née là 75 ans auparavant et n'avait jamais désiré vivre ailleurs. À 17 ans, elle avait rencontré l'homme de sa vie, Antoine qui lui avait fait deux beaux enfants et ils avaient vécu une passion sans faille jusqu'à l'accident : un arbre qu'il avait décidé d'abattre pour alimenter le feu de la cuisinière s'était retourné sur lui en tombant et l'avait tué net. Elle avait alors 34 ans et dut élever seule les deux petits. Jamais plus elle n'avait levé les yeux sur un autre homme bien que plusieurs vinrent tenter leur chance.

Dynamique et acharnée, elle travaillait du matin au soir sans s'autoriser le moindre repos. Les enfants avaient réussi socialement grâce à leurs études et vivaient loin d'elle, le garçon banquier en Bavière, la fille mariée à un riche toscan. Ils ne l'appelaient pas souvent et elle ne les avait pas vus depuis des années. Elle se contentait de savoir que leur vie leur convenait et qu'ils allaient bien. Elle leur avait téléphoné la veille pour éviter qu'ils cherchent à la joindre pendant son absence.

Elle avait eu l'idée de louer sa maison pour l'été et avait trouvé un couple de récents retraités qui cherchaient à rompre avec l'agitation de la ville pour profiter de la nature en

s'immergeant dans le calme et la beauté du site pendant un été. Ils pourraient profiter de la barque et du pédalo pour pêcher, des légumes, des fruits et des œufs des poules. Elle leur demandait en échange d'arroser le jardin et de nourrir les animaux. Ils avaient accepté de payer un loyer conséquent qui lui permettrait de survivre convenablement pendant une année. Elle avait si peu de besoins extérieurs !

Avec Antoine, ils avaient construit une cabane dans la forêt, 300 mètres plus haut en dénivelé, sur le flanc du mont Géaur. Ils l'avaient aménagée pour y séjourner quelques jours chaque été. Depuis son veuvage, elle n'y était plus allée. Pas question pour elle de s'autoriser des vacances.

Dans la semaine précédente, elle était montée pour voir l'état des lieux, faire du ménage, amener une paire de draps, une couverture et quelques vivres sous forme de soupes en sachets et de riz ainsi que des bougies et des allumettes. Il y avait un tout petit poêle pour cuisiner mais il lui faudrait récolter du bois.

Elle devait maintenant économiser ses efforts car son vieux corps usé refusait désormais tout excès. Ses articulations ankylosées demandaient une heure chaque matin pour s'assouplir et tout exercice prolongé provoquait essoufflement et douleurs. Elle n'avait jamais su se poser et craignait de s'ennuyer là-haut durant les trois longs mois d'été.

Les locataires étaient arrivés le matin-même. Elle avait donné toutes les consignes.

- Vous ne pouvez pas me joindre là où je vais, il n'y a ni réseau téléphonique ni électricité. Il vous faudra vous débrouiller mais tout est prévu pour que ça se passe bien pour vous.



Les retraités avaient beaucoup admiré le paysage, un peu moins la longère vieillotte et peu confortable mais pour l'été, ils pouvaient s'en accommoder.

La vieille femme mit dans son sac à dos quelques légumes frais, ses affaires de toilette, des livres, une lampe de poche solaire et une petite bouteille d'eau. Un ruisseau qui s'amenuisait beaucoup l'été, sans jamais s'assécher, coulait à 200 mètres du cabanon.

En quittant sa maison, elle se sentit submergée par une vague d'inquiétude et de tristesse. C'était la première fois qu'elle quittait son chez elle si longtemps. Elle avait l'impression de se déraciner et de perdre ses repères, très anxieuse à l'idée de ne plus avoir ses occupations quotidiennes.

Lorsqu'elle aborda la seconde partie du trajet, la pente devint plus raide et elle fut vite essoufflée. Elle dut s'arrêter à plusieurs reprises car elle sentait son cœur s'affoler dans sa poitrine comme un oiseau pris au piège. À la fin, de violentes douleurs apparurent tandis que le ciel se couvrait ; le temps tournait à l'orage, un de ces orages brusques et violents caractéristiques de la saison. Elle entendait le tonnerre gronder au loin.

Elle se demandait si elle pourrait arriver à destination. Il restait peu de distance à parcourir mais elle étouffait et devait s'arrêter tous les trois pas. Quelle idée elle avait eue ! Ce n'était plus de son âge, surtout que son corps usé par les épreuves physiques et morales qu'elle avait subies ressemblait à celui d'une femme de 85 ans.

Il ne lui restait plus que quelques minutes pour atteindre la cabane. L'air était lourd et oppressant. Les premières grosses gouttes l'atteignirent tandis qu'une violente douleur enserrait sa poitrine. Allez, plus que quelques pas puis trois marches de bois à gravir et elle pourrait s'étendre sur le lit.

La pluie s'abattit brutalement sur elle juste au moment où elle gravissait la première marche mais elle ne pouvait plus continuer. Un étau puissant écrasait son thorax, ses mâchoires et son bras gauche. Des vagues nauséuses l'assiégeaient et elle ne voyait plus rien.

Dans un dernier effort, elle franchit les deux marches restantes, ouvrit la porte et s'effondra sur le sol, les jambes encore sous la pluie. Elle avait perdu connaissance et ne souffrait plus.

À cet instant, la foudre tomba sur un buisson qui s'embrasa à dix mètres de là. Si la vieille femme avait été consciente, elle aurait pu voir un spectacle insolite ; des flammes éphémères du buisson incandescent surgit une ravissante petite fille habillée en princesse : un diadème étincelant posé sur une longue chevelure de boucles blondes qui descendait jusqu'à ses chevilles, une robe de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et, à la main, une longue écharpe scintillante.

Elle se dirigea vers la cabane et s'assit près de la vieille femme. Elle ne pouvait la toucher mais veilla sur elle toute la nuit, chantant des sons étranges et la caressant du bout de son écharpe qu'elle promena tout le long de son corps ; la vieille femme respirait bruyamment et de façon irrégulière comme si tout le mécanisme allait tomber en panne. À la lueur des éclairs, on pouvait voir sa peau pâle et bleutée. Son état était désespéré.

\*   \*  
\*

*Tu ne peux changer la direction et le cadre de  
ta vie qu'en modifiant  
tes croyances,  
tes sentiments,  
tes émotions  
et tes pensées*

Au petit matin, son teint avait rosé. Elle ouvrit un œil, se demandant bien où elle pouvait se trouver. La terrible douleur enserrant sa poitrine, toujours très présente, lui rappela la triste réalité. Sa surprise de voir la fillette près d'elle fut si grande qu'elle en oublia le froid humide qui la pénétrait.

- Qui es-tu ?
- Chut ! Ne te fatigue pas à parler pour l'instant. J'ai veillé sur toi cette nuit. Tu as fait un voyage aux limites de la matière mais tu ne t'en souviens pas. Ton séjour dans le monde magique a permis d'enclencher un début de guérison de ton cœur nécrosé. Tu peux te rétablir à condition de suivre scrupuleusement mes conseils.
- Mais enfin, qui es-tu ? Pourquoi suivrais-je les conseils d'une petite fille, même si je te remercie sincèrement d'être restée près de moi. Je veux aller m'étendre sur mon lit, aide-moi à me relever.
- Si tu fais le moindre effort, ton cœur va lâcher à nouveau et cette fois, ce sera définitif. C'est trop tôt. Je vais glisser sous ta tête des oreillers, j'ai mis la couverture sur tes jambes en attendant que le soleil te réchauffe.
- Mais...
- Ne parle pas, nous aurons tout le temps de discuter plus tard. Essaie plutôt de te rappeler ton voyage.
- Pas grand chose ; il me semble qu'il y avait Antoine.
- Bien sûr qu'il t'a accueillie et tu étais si heureuse de le revoir, alors qu'il ne t'a jamais quittée ; il a tellement culpabilisé de t'avoir laissée seule à élever les enfants par imprudence de sa part. Mais maintenant il s'est pardonné, il a compris que rien n'est vraiment si grave

et que cette situation t'a beaucoup profité.

- Comment ça ?
- Elle t'a amenée à vraiment évoluer. Tu as bien joué le rôle qui t'était assigné. Les événements ne sont graves et tristes qu'en apparence. Dans la réalité, tout est rôles et expériences.
- Ça aurait été plus facile autrement et j'aurais tout autant travaillé.
- Ce n'est pas ce que tu as fait qui compte, c'est le dépassement de toi et l'altruisme envers tes enfants ; c'est aussi de ne pas avoir cédé au découragement.
- Le sacrifice de ma vie pour eux ?
- Oh non ! Le sacrifice n'est en rien épanouissant. Tu ne t'es pas sacrifiée pour eux, tu leur as donné de l'amour.
- Pour le retour que j'en ai !
- Aucune importance.
- Ah bon ?
- Non, tu as rayonné ta lumière de mère vers eux, ils s'y sont ouverts et l'ont reçue, ils en restent imprégnés et elle renaît, grandie, dans ce qu'ils expriment envers leurs propres enfants ou vers les autres. Leur gratitude pour toi est peut-être scellée en eux mais elle existe. L'important n'est pas ce que tu as fait pour eux, c'est ce que tu as été à leurs yeux. Nous reparlerons de tout ça. Repose-toi maintenant, je vais te chercher de l'eau fraîche au ruisseau.
- Je m'appelle Omsa. C'est le surnom qu'Antoine m'a donnée dès notre première rencontre et j'ai presque oublié mon nom officiel.
- Je sais.
- Tu me connais donc ? Moi, je ne t'ai jamais vue.
- C'est vrai, je te connais et tu ne m'as jamais vue mais

tu me connais quand même. J'y vais.

Elle partit, laissant la vieille femme trop fatiguée pour comprendre tous ces mystères et qui s'endormit dès que la fillette eût disparu derrière la cabane. Au cours de la journée, elle se réveilla plusieurs fois, juste pour boire un peu de cette bonne eau pure qui ramenait un peu de vie dans son vieux corps. Elle avait la nausée et ne pensait pas à manger.

- Ça tombe bien, dit la fillette, tu ne dois rien manger avant deux ou trois jours.

Le soir, elle déposa le mince matelas du lit près de la femme et la fit rouler dessus pour plus de confort. Ainsi elle put refermer la porte.

- Ah, je me sens beaucoup mieux que sur le sol dur ; je crois que je vais encore dormir. Et toi, où vas-tu dormir, je n'ai qu'un seul matelas ?
- Je veillerai sur toi encore cette nuit et je continuerai mes soins avec mon écharpe.
- Il faut dormir à ton âge !
- Si tu savais l'âge que j'ai...

C'était trop compliqué à comprendre. Omsa plongeait dans un sommeil profond et la fillette caressait tout son corps de l'extrémité de son écharpe lumineuse. On pouvait voir de la lumière multicolore pénétrer dans le cœur d'Omsa.

\*   \*  
\*

*Préfère la véritable Connaissance  
à la reconnaissance de ton entourage*

La vieille femme dormit encore vingt-quatre heures d'affilée, excepté de brefs réveils pour boire cette eau pure qui lui faisait l'effet du meilleur des remèdes.

Le troisième jour, au matin, la douleur dans sa poitrine avait disparu et, pour la première fois depuis longtemps, elle se sentait dispose. Elle avait même un peu faim.

- Bonjour petite princesse, je crois que je peux te libérer maintenant, je me sens beaucoup mieux.
- Ne dis pas de bêtise, Omsa, tu ignores à quel point tu as encore besoin de moi. J'ai tout mon temps et je vais t'aider pour ton changement.
- De quoi parles-tu ?
- Cesse de vouloir tout comprendre, tout maîtriser. Je vais t'assister pour te lever et t'asseoir dans ce fauteuil à bascule. Ça te fera du bien.

Omsa se laissa faire, heureuse de pouvoir se redresser. Elle n'eut pas le temps d'exprimer son début d'appétit que la princesse lui offrit une poignée de fânes grillées.

- Des fânes ! Ça ne va pas me nourrir. J'ai amené du riz et des légumes.
- Il faut vraiment que tu apprennes à me faire confiance si tu veux guérir. Mange ces fânes qui vont combler tes besoins car ce sont les fruits du hêtre.
- Je ne comprends pas.
- Je ne le sais que trop. Laisse aussi ton ciboulot se reposer, d'une part tu l'épuises et d'autre part il t'empêche de saisir mes allusions pourtant très suggestives.



Omsa prit toutes ces informations pour des lubies de petite fille et commença à manger les petits fruits triangulaires.

- Mâche-les longtemps si tu veux qu'ils comblent ta faim. Plus rien ne te presse. Prends le temps d'être.
- Mais je suis, j'existe, répondit la vieille femme agacée.

Elle finit de mastiquer les fâînes et se rendormit illico. Dans l'après-midi, elle se réveilla à nouveau avec un appétit exacerbé. La petite princesse lui offrit encore une poignée de fâînes.

- Je te remercie de ce que tu fais pour moi mais je préfère manger autre chose. J'ai faim. Si tu n'as pas envie de me préparer du riz et des légumes qui, de plus, vont s'abîmer, je vais me lever pour cuisiner. J'en ai la force maintenant tu sais, je n'ai plus mal du tout et ce n'est pas quelques pas qui risquent de me déranger.
- Très bien, fais comme tu penses ou comme tu crois, mais je t'aurai prévenue. Tu m'écoutes mais tu ne m'entends pas.

Omsa décida donc de quitter son fauteuil mais, dès qu'elle parvint au poêle, elle s'effondra inconsciente. Au bout de trois minutes, elle ouvrit un œil et vit que la petite princesse se balançait dans le fauteuil avec un sourire aux lèvres, non pas narquois, mais bienveillant. Elle vint aider la femme à se relever et à s'asseoir.

- Maintenant, tu peux manger ces fâînes. Tu n'as droit qu'à ça aujourd'hui. Tu t'imagines que je cherche à te punir ou t'embêter mais crois-moi, mes conseils sont

ce qu'il y a de plus judicieux pour ton état. Cesse de te rebeller, ce sont mon amour et ma compassion qui orientent mes paroles. Ne cherche pas pourquoi, mais j'ai tout intérêt à ce que tu guérisses sur tous les niveaux.

- Explique-moi, je ne comprends rien à tout ce que tu me racontes.
- Tu veux trop comprendre alors qu'il te faut intégrer des notions assez subtiles. Tu veux toujours savoir alors qu'il te faut connaître.
- Tu me parlerais chinois que ce serait pareil.
- Parce que tu m'écoutes avec ta tête et non avec ton cœur.

Ce soir-là, Omsa s'endormit sur son lit, non pas d'un sommeil profond, mais d'un sommeil par moments plus léger qui lui permit de se remémorer son dernier rêve. Elle s'éveilla au milieu de la nuit. Elle vit dans l'obscurité la petite princesse qui se balançait doucement dans le fauteuil. Un rayon de lune la faisait scintiller et rayonner comme une petite étoile avec toujours son sourire bienveillant.

- Mais tu ne dors pas ? lui demanda Omsa.
- Non, je ne dors pas.
- C'est incroyable. Écoute, je viens de rêver d'Antoine. C'était comme s'il était là près de moi.
- Il l'était.
- Non, je dormais, ce n'était qu'un rêve.
- Il a revêtu deux vêtements pour pouvoir communiquer avec toi.
- Deux vêtements ? Non, il avait juste sa combinaison de travail.

La princesse sourit encore plus d'un air entendu, habituée à exprimer sa patience comme on le fait envers les enfants.

- Te souviens-tu de ce qu'il t'a dit ?
- Comment sais-tu qu'il m'a parlé ? Je ne me souviens pas de grand-chose, il me semble qu'il m'a beaucoup parlé ; je me rappelle seulement qu'il m'a conseillé de t'écouter très attentivement, oui, il a insisté là-dessus. Il m'a précisé que tu avais un cadeau à me faire. Je l'ai vu dans mon rêve, on aurait dit une poignée de diamants. Mais ce n'était qu'un rêve. Même si tu avais des pierres précieuses, jamais je n'accepterais ça de toi ! Tu imagines la dette que j'aurais envers toi !

La petite princesse éclata d'un rire léger, tel une cascade rafraîchissante.

Omsa, d'abord interloquée, finit par rire avec elle et sentit tout le bien que ça lui apportait. Du coup, elle se demanda depuis combien d'années elle n'avait pas ri. Probablement quarante-et-un ans, depuis la mort d'Antoine. Elle réalisa la gravité de ce constat. Une demi-vie sans s'autoriser à rire, c'est grave, non ?

\*   \*  
\*

*Nous sommes issus de l'insémination de la  
Terre par la Lumière invisible du Soleil.  
Ensemble, ils nous créent,  
nous donnent la Vie  
et nous animent. Nous devenons ainsi  
Flocons de Lumière*

Pendant encore deux jours, Omsa ne fut nourrie que de quelques poignées de fânes. Quand elle eut accepté l'idée qu'elle devait s'en contenter, elle réalisa que son appétit s'en satisfaisait. Elle ne se sentait pas repue mais apaisée.

- Pourquoi des fânes grillées ? Demanda-t-elle alors.
- Grillées pour qu'elles soient plus digestes, ce qui demande moins d'efforts à ton cœur et des fânes pour pour te donner l'impulsion de devenir (h)être. Ne fais pas cette tête, tu comprendras bientôt.

Le rire de la petite princesse ressemblait à une cascade de clochettes et de grelots et la vieille femme ne pouvait s'empêcher de rire avec elle. Sachant le bien que ça lui apportait, elle ne se l'interdisait plus ; bien au contraire.

- Comment t'appelles-tu petite princesse ? osa-t-elle lui demander lorsque son rire s'apaisa.
- Je te le dirai demain. Ce sera un grand jour car je commencerai à varier ton alimentation. Ce ne seront pas encore des agapes mais de nouvelles saveurs te feront plaisir. Ton cœur va déjà mieux, il démarre sa cicatrisation. Il a beaucoup de travail, tu sais. En plus d'irriguer ton corps, il doit à la fois réparer et éliminer des millions de cellules qui ont péri dans l'accident.
- À ce point ?
- Tu n'as pas fait dans la dentelle ! Réalise un peu tout ce que tu lui demandes depuis des dizaines d'années, non seulement physiquement (que d'excès tu t'es imposée !) mais aussi émotionnellement. Toute cette adrénaline, toutes ces peurs et ces tristesses, sans compter les colères que tu n'as pas exprimées... mais tu

n'avais pas tous les éléments pour te comporter autrement et, si tu le veux, je t'aiderai à changer.

- Comment sais-tu tout cela ? J'ai l'impression que tu me comprends mieux que moi-même.

Mais la petite princesse ne lui répondit que par un sourire bienveillant, puis :

- Demain, tu pourras aussi faire quelques pas.
- Je languis de bouger, je m'engourdis et m'ankylose.
- La patience fait partie de ton apprentissage.
- Je n'aurais jamais pensé me faire faire la morale par une petite fille, même aussi jolie. Me diras-tu aussi ton âge demain ?
- Non, tu ne me croirais pas. Et j'ai besoin que tu gardes confiance en moi.
- Que de mystères !
- Bon, je vais aller faire une balade, te ramener de l'eau fraîche entre autres.

Restée seule, Omsa qui n'avait plus envie de dormir s'ennuyait ferme. Si au moins je pouvais sortir admirer le paysage, je me sens en prison, pensait-elle. Peut-être que je ne devrais pas m'apitoyer sur mon sort et me réjouir d'être encore en vie mais ce n'est pas si évident. Je rumine, je ressasse. Quand j'étais épuisée et somnolente c'était facile, mais là, je me languis vraiment de mes animaux, de ma maison, de mon potager. Vivement que je puisse y retourner. Sur ce, la petite princesse apparut devant elle, l'air pas très content.

- Tu m'as presque fait peur, je ne t'ai pas vu entrer.
- Ce n'est pas du tout une bonne idée d'avoir envie d'être

à plus tard. Ça t'empêche de vivre le moment présent, donc de l'utiliser à ton profit. Chaque instant est si précieux.

- Mais dis donc, tu lis dans mes pensées. Ça alors, comment fais-tu ? C'est que je n'ai rien à faire, ça m'agace. Ça signifie pour moi que cet instant que tu dis si précieux est complètement inutile.
- C'est si peu important de faire pourtant.
- Comment peux-tu dire ça ? On voit bien que tu n'es qu'une enfant. Agir permet déjà d'avoir un toit, de quoi se chauffer et se nourrir, sans compter tout ce que l'on peut obtenir avec ses actes.
- Effectivement, il est bon pour le corps de pouvoir satisfaire ses besoins pour qu'il soit disponible pour autre chose. Mais tu as tellement empli ta vie d'actions à tout instant que tu n'avais plus de place pour (h)être. Tu as encore besoin de faînes ! ajouta la petite princesse avec humour.
- Je ne trouve pas ça drôle. Je te dis que je ne sais pas quoi faire de tout ce temps.
- De quoi as-tu besoin en cet instant précis ?
- De plein de choses, de pouvoir aller ramasser du bois pour le poêle, de me cuisiner de bons petits plats, de faire le ménage, de cueillir un bouquet de fleurs, d'arroser les plantes qui ont soif autour de la cabane, d'...
- Arrête, arrête ! Je te demande de quoi tu as besoin, pas de quoi tu as envie. Crains-tu de te retrouver face à toi-même, à tes problèmes non réglés, si tu n'agis pas ?
- Je n'ai pas d'autres problèmes que mon cœur et mes soucis d'argent.
- Je ne parle pas de ça.